

UNE NOMINATION BIEN MERITEE.

Nous apprions avec plaisir la nomination par M. Wm B. Bankhead, président de l'Association des Vétérans de la guerre...

ral Dewey vient de se livrer à ce sujet à des remarques extrêmement judicieuses qui expliquent les étranges agissements de Guillaume II...

Le Congrès de la Paix.

LE DESARMEMENT.

Les dépenses de la prochaine guerre.

Un article de Jules Roche.

On peut se demander si les nations civilisées de l'Europe pourraient être aujourd'hui jetées dans une grande guerre continentale sans périr subitement...

LES RÊVES DE Guillaume II.

Il nous est arrivé, hier soir, d'Europe, nous ne disons pas d'importantes nouvelles, mais des commentaires extrêmement intéressants sur la situation faite à l'ancien monde par la double conquête de Cuba et de Porto Rico...

formidables, les caisses d'épargne retireraient leur argent; les communes retireraient leurs placements; l'impôt rentrerait très peu!

Dans huit jours, nous n'aurons plus rien en caisse. La Banque de France, devant cette extrémité de voir arrêter la guerre faite d'argent, consent à ouvrir le crédit qui permet, avec l'emprunt Morgan, de continuer la résistance à l'invasion.

Or, on le maintient. Dans tout cela, fonctionnaires. Eh bien! que représentent ces organismes, dont la mise en mouvement est prévue par la mobilisation?

D'abord, l'armée de première ligne, active et réserve, soit 13 classes de 220,000 hommes chacune en moyenne, cela donne 2,860,000 hommes.

Puis, l'armée territoriale avec sa réserve, soit 12 classes; à 200,000 seulement, c'est 2,400,000 hommes. Avec un déficit de 25 010, c'est 1,800,000 hommes.

Le «surcroît des frais occasionnés par la guerre proprement dite, pour les 600,000 hommes opposés à l'ennemi, du 15 septembre à la fin de février, c'est-à-dire en cinq mois et demi, s'élève à 600 millions environ, soit 1,000 francs par homme.

Vous avez déjà calculé que 600 millions pour 600,000 hommes, pendant 165 jours, représentent une dépense de 6 fr. par homme et par jour.

Mais ce n'est là qu'un «surcroît de frais; dit M. de Freycinet, il faut donc y ajouter les frais normaux qu'on peut évaluer, d'après la comptabilité officielle, à 280 millions, pendant le même temps; ce qui donne 2 fr. 80 par homme et par jour; par conséquent, un total de 8 fr. 80 par homme et par jour.

Cela ne comprend pas les dépenses de la Commission d'armement, ni celles faites par le ministère de l'intérieur pour les mobilisés, qui étaient au nombre d'environ 300 ou 400,000 dans les départements et dans les camps, lorsque survint la paix.

Cette évaluation, (on comprend combien il importe de la préciser) nous confirme d'autre part. Dans le «Rapport sur les troupes françaises interdites en Suisse», présenté à son gouvernement par M. E. Davall, major à l'état-major général suisse, je vois que les frais nécessaires par le simple entretien des soldats suisses placés aux frontières, en 1870-71, se sont élevés à 3 fr. 25 par homme et par jour.

Certes, l'écart est grand — en apparence — entre 3 fr. 25 et 8 fr. 80; mais, remarquez que les frais des Suisses n'étaient pas ceux d'une armée en campagne, dans un pays envahi, où la désorganisation, l'embourgeoisement, le mauvais état du crédit, les difficultés d'approvisionnement de toutes sortes amènent une hausse considérable des prix.

Les documents sont précis. Lisez le rapport de M. Boreau-Lajnadie, dans l'enquête de l'Assemblée nationale, vous y verrez (page 69) par la déposition de M. de Roussey, délégué du ministre des finances, arrivé à Tours le 8 septembre 1870, que, en décembre, les dépenses de la guerre, en province, étaient arrivées à dix millions par jour, malgré tous les efforts faits pour les modérer, et pour le Trésor seul, sans parler de celles des communes et des départements. En face de ces besoins

aujourd'hui l'appliquer en cas de grande guerre: c'est à l'armée nouvelle. Nous devons, en effet, admettre que si on impose aux citoyens les charges diverses de l'organisation militaire actuelle, c'est pour en tirer parti. Armée active, réserve de l'armée active, armée territoriale, réserve de l'armée territoriale: tout cela est établi parce que tout cela est jugé utile et nécessaire.

En face de ces besoins, nous aurions 4,300,000 hommes. C'est le nombre qu'ils publient. Supposons seulement 3,000,000 d'hommes, pour calculer au plus bas possible; à 8 francs 80 par homme et par jour, ce serait une dépense de 26,400,000 francs par jour. Donnons 25 millions 200 millions même, si vous voulez.

D'ailleurs, puisqu'il a fallu 10 millions par jour en 1870, avec une armée de 600,000 hommes, n'est-il pas évident qu'il faudrait au moins deux fois plus de dépenses avec une armée plus de trois fois plus nombreuse?

Donc, au moins 600 millions par mois, — une fois en train. Mais il faudrait y mettre, pour les dépenses de première mise, indispensables et à la concentration. D'abord, les indemnités d'entrée en campagne, les indemnités de route, les dépenses spéciales pour la préparation et l'organisation de la défense des places fortes, pour les ravitaillements suivant les séries prévues, pour les réquisitions et les achats de chevaux et de voitures, — songez qu'il faudra au moins — enfin plusieurs centaines de milliers de chevaux et mulets... — pour les collections d'effets de diverses sortes à constituer, pour les transports, etc., etc.... Arrêtons là litanie.

Évaluez tout cela par franc et centime est impossible, — quoique certains éléments soient fixes. Vous comprendrez que je ne veuille pas, sur ce point, articuler des chiffres précis, — les Allemands ne les ayant pas publiés, quoiqu'ils les connaissent sans doute. Ils n'ont, d'ailleurs, qu'à raisonner par analogie.

A coup sûr, cependant, ce sont là des dépenses voisines de 2 milliards; aujourd'hui, c'est environ 4 milliards et demi. On ne pourrait pas dire: «Attendez!» aux familles des soldats appelés sous les drapeaux. Il faut bien travailler, partant plus de salaires. Évaluez à 5 ou 6 milliards les ressources financières que l'Etat devrait mettre en œuvre pendant les deux ou trois premiers mois de la guerre, ce n'est donc rien exagérer.

Où les prendre? terlocuteur auquel j'adresserai quelques réflexions énergiques, de façon à être entendu de lui... — All right, répondit le Yankee sans paraître étonné ni ému.

Dès qu'ils furent assis, William Snorby, élevant la voix, commença: — Vous ne connaissez pas, mon cher, quelque vieille cocotte, fort riche, en quête d'un mari titré?

Il ne tient ici un petit marobé où l'on vend cette sorte de marchandise malpropre. Gaston de Valfertant et ses deux amis ne purent s'empêcher de dresser l'oreille.

La phrase était arrivée à eux fort distincte; le jeune Gaston en train de battre les cartes en oubliant de faire couper.

M. Woolman ayant vaguement protesté, Snorby continua: — Vous connaissez la Vally, cette femme galante, une mal-tresse de la Louisiane; on la voit partout, elle ne manque pas une fête; eh bien, elle va acheter un mari pour sa fille.

Croyez-vous qu'il y a des gens ignobles? Pas d'erreur possible, le coup était rude pour le beau Gaston. Quoique viveur et débauché, il était brave. Il resta une seconde abasourdi avant de se reconnaître.

Quel était cet étranger, pourquoi le prenait-il ainsi à partie? Une violente colère s'empara du chasseur de dot; sans com-

prendre le mobile de l'attaque de l'Américain, il sentit, cachée derrière elle, une haine terrible, et, pâle de rage, il s'avança vers M. Snorby.

— Je suis le fiancé de Mile Eva Vally, dit-il d'une voix sourde, les dents serrées. Vous me riez raison des injures que vous venez de proférer à l'égard de sa mère et au mien... — Avec le plus grand plaisir, monsieur, fit William Snorby, mes ténailles attendront les vôtres ce soir, chez moi, à partir de neuf heures.

Là-dessus, William Snorby, prenant du bout des doigts la carte que lui tendait Gaston de Valfertant, sortit du café de la Paix avec son ami Woolman.

Juste à ce moment, un homme d'un certain âge, l'air distingué, apparut sur le seuil du premier salon, accompagnant une jeune femme à l'élégante prestance.

—Tiens! s'écria l'adversaire de Snorby, en voyant avancer le couple, voilà de Marcellier avec sa nouvelle conquête, la belle Céline! Je vais lui demander conseil.

Attendez-moi, mes amis, et si de Marcellier, qui a l'habitude de ces sortes d'affaires, veut bien être mon premier témoin, je prierais l'un de vous d'être mon second.

S'approchant de celui qui accompagnait la belle Céline, Gaston de Valfertant lui exposa son

Et maintenant, place à l'orchestre Paolotti, qui débute, ce soir. Ce ne sont pas, pour nous, des inconnus, ces artistes-là; ils sont des nôtres, et ils valent bien ceux du dehors. Ils nous arriveront bien tard; ils n'en seront pas moins les bienvenus et notre public new-orléanais leur fera fête.

Il y aura, ce soir, une foule énorme au West End.

Orchestre symphonique d'Apollon. Geo. A. Paolotti, Chef.

- 1 Marche, "Admiral Dewey", Santelman. 2 Suite de Valse, "Au Revoir", Waldteufel. 3 Ouverture, "Si j'étais Roi", Adam. 4 Polka, "Trompette", Bosc. 5 Sélection de "Aïda", Verdi. 6 Rag time, "Cotton Blossoms", Hall. 7 Descriptive, "Cavalry Charge", Luder. 8 Suite de valse "Baby-Baby" de "Lady Slavey", Kerker. 9 Southern Jubilee, "A Tennessee Show", Brand. 10 Intermezzo, "Cavalleria Rusticana", Mascagni. 11 An African Two Step, "On the Love", Hall. 12 Sélection, "Les Brigades", Offenbach. 13 Concert, mazurka, "Love to Her", Katzsch. 14 Marche, "Col. Roosevelt's Rough Riders", Lauriodo.

Programme de lundi. 1. Marche, Flag of our Heroes, Stahl. 2. Valse suite, Dolores, Waldteufel. 3. Ouverture, Stradella, Pötblow. 4. Prélude et Schizienne de Cavalleria Rusticana, Mascagni. 5. Morceaux de légion, Thomas. a. Intermezzo, Dreams of Entry, land. b. Cake Walk, The Tennessee Jubilee, Emerson. 7. Sérénade des Anges, Branga. 8. Sérénade de Liane de Lanzetti. 9. Largo, de... Donizetti. 10. Septième Régiment, Haendel. 11. Dan.

Concert au Parc de Ville. Voici le programme du concert de ce soir au City Park.

- 1. Marche-The Regulator... Heed. 2. Medley-Street Songs... Mackie. 3. Valse (suite)- Daughters of... Bonnet. 4. Sélection-Little Christopher... Koehler. 5. Ragtime-Hello, me Baby... Emerson. 6. Pot-Pourri-Maria... Pötblow. 7. Ouverture-La Flandrie... Bouillon. 8. Sérénade-Alla Stella Conf... Hobaudi. 9. Sélection-Popular Pousse... Bistegger. 10. Gavotte-Wilhelmina... Montagn. 11. Fantasia-Carmen... Bistegger. 12. Two Step-In ole Virginny... Brooks.

Mort de l'évêque Becker. Washington, Georgie, 29 juillet. — L'évêque Thomas A. Becker, du diocèse de Savannah, est mort ce soir à huit heures 30. Il était venu s'installer à Washington il y a quelque temps pour diriger l'école d'été en l'absence du Père Riley, qui voyage en Europe.

L'évêque est tombé sérieusement malade jeudi dernier et son état n'a fait qu'empirer depuis cette époque. Les derniers sacrements ont été administrés par le Révérend Père Kelly, de Savannah, et le prêtre est mort en paix.

Les funérailles auront lieu à l'église St-Patrick de Savannah, lundi prochain à dix heures 30 du matin.

Conférence politique à Londres. Londres, 29 juillet.—L'arrivée simultanée à Londres des congressionnels C. H. Grovernor, T. E. Barton et H. A. Garfield, et l'annonce de l'arrivée prochaine du sénateur M. A. Hanna indiquent, croit-on, la possibilité d'une importante conférence de ces hommes politiques de l'Ohio la semaine prochaine.

M. Horace L. Chapman, candidat démocrate aux fonctions de gouverneur de l'Ohio en 1897, qui vient de terminer une tournée en Europe, a dit au représentant de la Presse Associée que malgré l'insistance de ses amis sa candidature ne se-

rait pas présentée à la convention qui se réunira l'automne prochain. M. Chapman pense que M. John R. McLean, de Cincinnati, sera choisi.

Il dit que les troubles de Cleveland et le mécontentement causé par la guerre des Philippines indiquent une victoire démocratique.

La Saturday Review et la question de la frontière de l'Alaska. Londres, 29 juillet.—La "Saturday Review" prétend que le Canada se défend maintenant, politiquement et économiquement, et qu'il n'a plus besoin des États-Unis, et qu'une politique française de la Grande-Bretagne pourrait faire seule renaitre le parti de l'annexion.

La revue demande ensuite quelles raisons pourraient avoir le Canada d'engager le pays dans les plus graves questions internationales. L'article se termine ainsi: Avec le massacre de milliers de Philippines qu'ils sont allés libérer, pendant que la vérité est cachée au public par des moyens pires qu'en Russie, comme exemple d'agression extérieure, et avec un régime de terreur à Cleveland, où une grève d'employés de tramways est conduite à coups de bombes de nitro-glycérine, comme exemple de convulsion intérieure, se présente la grave question de ce qui arrivera quand le flot de la prospérité actuelle se sera détourné.

Pousser le Canada au-delà des limites des concessions raisonnables ne serait conséquemment pas bon pour lui ni pour l'empire.

Marchés divers. Paris, 29 juillet.—La rente trois pour cent est cotée à 100 francs 27 1/2 centimes.

Liverpool, 29 juillet.—Coton spot, demandes calmes; prix plus stable. American middling fair 3 3/8d, good middling 3 5/8d; middling 3 1/8d; low middling 3 1/8d; good ordinary 3d; ordinary 3 1/8d.

Ventes 7,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 6,900 balles coton américain. Recettes 5,000 balles, 4800 coton américain.

Futurs — calmes à l'ouverture avec demande bonne; calmes à la clôture. L'American middling 1 m. c; juillet 3.21; juillet et août 3.20; août et septembre 3.19; septembre et octobre 3.18; octobre et novembre 3.17; novembre et décembre 3.16; décembre et janvier 3.16; janvier et février 3.16; février et mars 3.16; mars et avril 3.17; avril et mai 3.18; mai et juin 3.19.

New York, 29 juillet.—Coton spot—calme à la clôture. Middling uplands 6 1/8; middling Gulf 6 3/8. Ventes 181 balles.

New York, 29 juillet.—Futurs calmes à la clôture. Juillet 547; août 550; septembre 550; octobre 571; novembre 575; décembre 581; janvier 585; février 586; mars 592; avril 596; mai 599.

Rélexe.—Un ours d'une querelle survenue, hier soir, rue Tchoboucas 1035, entre Annie Brooks et Joe Gardner, sous deux de ceint, se dernier a été blessé à la tête. Il a été transporté à l'hôpital.

Bureau météorologique. Washington, 29 juillet.—Indications pour la Louisiane—Tempé couvert augmentant dimanche; averse probable et plus frais lundi; vents variables devant nord.

La suite à dimanche prochain.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN'S TEETHING, with PER- FECT SUCCESS. IT SOOTHES THE CHILD, SOFTENS THE GUMS, ALLAYS ALL PAIN, CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and not for any other kind. Twenty-five cents a bottle.

de la cloison vitrée qui sépare les salons et se fit désigner Gaston de Valfertant.

Il jouait en effet à la manille avec deux jeunes gommeux, qu'il plumaît assez souvent, grâce à son habileté aux cartes.

L'Américain s'assit à la table voisine et parut se plonger dans la lecture des journaux illustrés.

Il était venu là sans intention bien arrêtée, voulant juger par lui-même ce qu'était M. de Valfertant. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis l'arrivée de M. Snorby que la conversation des jeunes gens l'édifiait rapidement sur leur valeur morale.

En effet, un des pigeons, en train de se faire plumer par le viveur, lui demanda presque à haute voix: — A propos, et ta fiancée? lui fit-elle tu es cour assidue?

—Je le crois, mon vieux, répliqua Valfertant; je fais d'abord les yeux doux à la dot et, ma foi, à la fille par-dessus le marché.

—C'est égal, tu as eu tort de dédaigner ma cousine, mon oncle augmente sa dot.

—Oui, tu as peut-être raison, mais je suis un matin, mon vieux; ma future à la même dot que la fille de ton oncle et elle est assez jolie pour que je consente à manger avec elle la moitié de la fortune qu'elle m'apporte.

William Snorby disparaissait de plus en plus derrière les journaux illustrés; une sourde colère grondait en lui.

—Et dire que cette misérable donnerait, si je ne l'en empêchais pas, sa fille à un de ces trois grands, murmura-t-il.

A ce moment un membre de la colonie américaine vint à entrer dans le petit salon, cherchant quelqu'un du regard.

D'un signe, Snorby l'arrêta: — Eh bonjour, cher ami. Qui cherchez-vous? — Oh! pardon, comment allez-vous? je ne vous voyais pas.

Et le nouvel arrivé ajouta: — Qui je cherche? William Woolman, mon frère. L'auriez-vous aperçu?

—Non, il n'est pas venu depuis que je suis ici, c'est-à-dire depuis cinq heures.

—Je n'avais du reste rien de sérieux à lui dire, ajouta celui auquel l'Américain s'adressait; et puisque j'ai le plaisir de vous rencontrer, je n'ai pas à me plaindre.

—Eh bien, moi, je suis très heureux de votre venue, fit M. Snorby, vous allez pouvoir me rendre un grand service.

—A votre entière disposition jusqu'à six heures et demie, fit le Yankee en regardant sa montre.

—Oh! je vous retiendrai seulement pendant dix minutes, au plus.

Vous allez vous asseoir en face de moi!

Cette partie de l'entretien des deux commensateurs avait lieu près de la porte du salon, à une petite distance des joueurs de manille.

—Et que dois-je faire? demanda M. Woolman, en se dirigeant passivement vers la table qu'occupait M. Snorby au moment où il s'était levé pour venir au-devant de son compatriote.

—C'est très simple, fit William Snorby à demi-voix. Je veux donner une leçon à un polisson, qui se trouve là-bas dans ce groupe et j'ai besoin d'un in-

terlocuteur auquel j'adresserai quelques réflexions énergiques, de façon à être entendu de lui... — All right, répondit le Yankee sans paraître étonné ni ému.

Dès qu'ils furent assis, William Snorby, élevant la voix, commença: — Vous ne connaissez pas, mon cher, quelque vieille cocotte, fort riche, en quête d'un mari titré?

Il ne tient ici un petit marobé où l'on vend cette sorte de marchandise malpropre. Gaston de Valfertant et ses deux amis ne purent s'empêcher de dresser l'oreille.

La phrase était arrivée à eux fort distincte; le jeune Gaston en train de battre les cartes en oubliant de faire couper.

M. Woolman ayant vaguement protesté, Snorby continua: — Vous connaissez la Vally, cette femme galante, une mal-tresse de la Louisiane; on la voit partout, elle ne manque pas une fête; eh bien, elle va acheter un mari pour sa fille.

Croyez-vous qu'il y a des gens ignobles? Pas d'erreur possible, le coup était rude pour le beau Gaston. Quoique viveur et débauché, il était brave. Il resta une seconde abasourdi avant de se reconnaître.

—Tiens! s'écria l'adversaire de Snorby, en voyant avancer le couple, voilà de Marcellier avec sa nouvelle conquête, la belle Céline! Je vais lui demander conseil.

Attendez-moi, mes amis, et si de Marcellier, qui a l'habitude de ces sortes d'affaires, veut bien être mon premier témoin, je prierais l'un de vous d'être mon second.

S'approchant de celui qui accompagnait la belle Céline, Gaston de Valfertant lui exposa son

prendre le mobile de l'attaque de l'Américain, il sentit, cachée derrière elle, une haine terrible, et, pâle de rage, il s'avança vers M. Snorby.

— Je suis le fiancé de Mile Eva Vally, dit-il d'une voix sourde, les dents serrées. Vous me riez raison des injures que vous venez de proférer à l'égard de sa mère et au mien... — Avec le plus grand plaisir, monsieur, fit William Snorby, mes ténailles attendront les vôtres ce soir, chez moi, à partir de neuf heures.

Là-dessus, William Snorby, prenant du bout des doigts la carte que lui tendait Gaston de Valfertant, sortit du café de la Paix avec son ami Woolman.

Juste à ce moment, un homme d'un certain âge, l'air distingué, apparut sur le seuil du premier salon, accompagnant une jeune femme à l'élégante prestance.

—Tiens! s'écria l'adversaire de Snorby, en voyant avancer le couple, voilà de Marcellier avec sa nouvelle conquête, la belle Céline! Je vais lui demander conseil.

Attendez-moi, mes amis, et si de Marcellier, qui a l'habitude de ces sortes d'affaires, veut bien être mon premier témoin, je prierais l'un de vous d'être mon second.

S'approchant de celui qui accompagnait la belle Céline, Gaston de Valfertant lui exposa son

prendre le mobile de l'attaque de l'Américain, il sentit, cachée derrière elle, une haine terrible, et, pâle de rage, il s'avança vers M. Snorby.

— Je suis le fiancé de Mile Eva Vally, dit-il d'une voix sourde, les dents serrées. Vous me riez raison des injures que vous venez de proférer à l'égard de sa mère et au mien... — Avec le plus grand plaisir, monsieur, fit William Snorby, mes ténailles attendront les vôtres ce soir, chez moi, à partir de neuf heures.